



LES TANNERIES 234 RUE DES PONTS LESTANNERIES.FR
45200 AMILLY

NATALIA JAIME-CORTEZ

À COMBIEN DE PAS DORMEZ-VOUS
DE L'EAU ?

EXPOSITION
DU 7 JANVIER AU 19 MARS 2023

À COMBIEN DE PAS DORMEZ- VOUS DE L'EAU ?

INFORMATIONS PRATIQUES

02.38.86.28.50
contact-tanneries@amilly45.fr

Duvert du mercredi au dimanche
de 14h30 à 18h - Entrée libre

Les Tanneries
Centre d'art contemporain
234 rue des Ponts - 45200 Amilly

Adresse postale:
Mairie d'Amilly,
B.P. 909
45200 Amilly Cedex



ACCÈS

• Transports en commun depuis Montargis :
Réseau bus Amelys
Ligne 5 Mirabeau <-> Hôpital / Arrêt
Tanneries

• Par le train depuis Paris
Ligne nationale Paris - Nevers
au départ de la Gare de Paris Bercy.
Ligne régionale Paris - Montargis
au départ de la Gare de Lyon.
Arrêt gare de Montargis

• Par la route depuis Paris
A6 direction Lyon, puis A77, Montargis,
sortie D943 Amilly Centre.



Dans ces formes colorées déposées, sédimentées, précipitées, tout autant, émerge la part artistique qui donne corps à une matérialité sensible. Cette colorisation se signifie pourtant dans les interstices d'un réseau entremêlé de fibres où se nichent des particules insolubles. Dans l'apparement des matières hétérogènes se fondent et se fardent les surfaces sur lesquelles sont mis en regard une réalité perceptible que l'artiste nous donne à voir dans la fragilité du grain des choses. Là où toute suspension pourrait nous priver de consolidation se forge le cadre de nos perceptions. La « couleur du monde » est l'objet même de l'œuvre ; elle est le consommé du temps de l'œuvre⁽¹⁾.



72 % de Terre est recouvert d'eau, papier plié trempé dans le Loing, capture vidéo © Esméralda Da Costa. Papier préalablement trempé dans L'Argentina (Italie) et la Roya (Alpes Maritimes), 2022

Éric Degoutte (ED) :

À combien de pas dormez-vous de l'eau ? repose sous une subtile répartition des éléments constituant l'exposition entre la Verrière et la Petite galerie. La première offre le cadre à une disposition des formes produites au long de ta résidence et que génère ton processus de création. Cette disposition recouvre l'enjeu d'une mise en place, la place évoquant ici à la fois la position donnée aux objets mais aussi la désignation

ponctuellement ici remises et, pour un temps, suspendues de toute activation.

Pour autant, cette déposition des formes trouve tout particulièrement, dans la belle série des formats carrés de papier librement pointés au mur, sa traduction plastique et protocolaire : dans l'instantané du résidu qui s'y manifeste, comme remémoré dans chaque poussière déposée sur le papier, s'affiche le vestige de la matière même de ton geste dans une forme de process inversé du cliché photographique. Et chaque carré maculé se fait figure de paysages.



Natalia Jaime-Cortez, Sans titre, encre sur papier, 35 x 35, 2022. Visuel : © Richard Müller

d'un espace devenu le lieu d'un parcours possible, un endroit commun traversé d'une expérience ouverte. La disposition se fait dès lors aussi inclinasion, celle d'une acceptation, d'une prédisposition des participants, des invités, des hôtes que tu accueilles à s'envisager dans ces « cheminements cartographiés ».

La seconde - la Petite galerie - se donne comme le lieu des outils déterminés par l'usage qu'ils favorisent, comme autant de dispositifs⁽²⁾ propices aux voyages. L'ensemble des éléments y semblent cette fois comme déposés : leurs aptitudes à servir la mobilité (le carnet de note, les petits formats, les pontons disposés au sol, les formes documentaires diffusées, la présence des papiers pliés et trempés nous emmenant au fil de l'Argentina, de la Roya ou du Loing...) sont autant de figures

- "En fait moi je crois que les yeux, sur les yeux, par exemple ce qui recouvre les yeux, moi je crois que c'est de l'eau parce que en fait quand je regarde les yeux de quelqu'un et bien je vois que c'est un petit peu tout liquide - brillant un peu - oui brillant - oui c'est vrai, les yeux ils restent mouillés puisque si ils sont secs ils ne peuvent plus bouger et on peut mourir mais donc il y a de l'eau ici (se touche les yeux) - en fait je crois que l'eau elle est ici (se touche les paupières), derrière les yeux."

"Les bateaux ils venaient du canal, et quand vous êtes au delà de la passerelle là, il y a une passerelle sur le coté, qu'on voit... tiens celle-là. Et bien juste après on voit l'entrée de l'usine. Après ils portaient, ils rejoignaient ici, et après la Seine... mais... c'était compliqué... il y avait des bouts... on prenait un bout de Loing et un bout de machin, on prenait des bouts. Il y avait les canaux et après il y avait les bouts."

Dans la verrière on retrouve des papiers pliés empruntés de couleur. L'installation est sous tendue par deux cercles de métal de 6 m de diamètre, éclatés dans l'espace afin de dessiner un parcours et accueillir les papiers. Ces courbes forment des méandres, des arcs et des ponts à l'image du territoire et des cheminements que j'ai pu y mener.

ED : L'eau se faisait symboliquement celle de toutes les rivières. Cette figure



Natalia Jaime-Cortez, Absorbe, encre sur papier superposé, 35 x 35, 2023. Visuel : © Natalia Jaime-Cortez

immémoriale de l'eau se manifeste dans autant de résurgences singulières, entre rêves, réalités, possibles, souvenirs de rives parcourues ou racontées, ou encore souvenirs de lectures, de films projetés. Elle refait surface : La Roya, la Seine, le Tibre, le Mississipi, l'Amazone, la rivière Liffey... ici le Loing, cette rivière embrassant le site même de l'ancienne tannerie, celle qui a prévalu au choix de son emplacement, favorable à l'alimentation hydrologique des fosses, à la préparation des bains de tannage et aussi à l'évacuation des eaux usées, grasses et noires. Ses eaux ont façonné le paysage du montargois, mais aussi l'histoire de ces habitants. Mais il y a toutes ces autres « figures » de rivière que sont pour beaucoup, lecteurs de Howard Phillips Lovecraft, de James Joyce ou de Marguerite Duras, ces fleuves et cours d'eau mémoriels qui viennent se signifier, nous fasciner et faire de nous d'improbables Fitzcarraldo. Flux insaisissables, sans début ni fin, toujours renouvelés, toujours différents, ils sont aussi l'expression, en cela, d'un état de permanence où toute présence y forme un sillon.

Cette permanence fait lien et appartenance, au-delà des couleurs des eaux.

NJC : Je pense au poème d'Emily Dickinson qui commence par ce vers : « On apprend l'eau par la soif »⁽⁴⁾.

En 2010, j'observe à Tombouctou mon corps s'assécher. 50 degrés, un vent brutal du désert chargé de poussière rouge voilant un soleil incandescent. Je marche. Je ne pense qu'à boire et l'eau manque. Et quand j'y accède, mon corps instantanément se met à transpirer. Pendant quelques minutes, il évacue à vue d'œil la précieuse eau comme une machine.

Cet été, je confiais un de mes papiers pliés à une artiste qui aurait voulu le tremper dans une rivière, celle où elle va chaque été depuis l'enfance. En août 2022, la rivière était totalement asséchée pour la première fois. Elle était sidérée.

Dans les paroles que j'ai enregistrées tout au long de la résidence⁽⁵⁾, j'ai accueilli tous les récits d'eau possibles qui arrivaient au gré des associations de pensées des un·es et des autres. Les plus « situés » nous rappellent l'ici : Montargis, son agglomération, le Loing, le canal de Briare, les nombreux ponts et passerelles. Des parcours se dessinent, comme dans un mouvement circulaire de boucles itératives partagées, où il s'agit de rejoindre telle ou telle rive de ce territoire urbain du centre français, qu'entourent deux grands fleuves : la Seine et la Loire.

"J'ai vu le Nil en Egypte et où encore ?... en Egypte. Et le Gange en Inde. J'ai traversé le Gange dans un bac... À peu près 2000 km de son estuaire. Oui... Mais c'était déjà une nuit de traversée. Alors il y avait un espèce de petit bar qui servait je sais pas quoi, alors on voulait de l'eau... alors... Ils pompaient l'eau du Gange... Je parle des années 70... Mais c'était tellement chargé, tellement de gens, tellement à ras de l'eau... Et d'être là dans ce fleuve la nuit... C'était très très très impressionnant... J'ai pas oublié."

Et puis s'invitent d'autres imaginaires, l'eau des rêves ou celle de l'ailleurs. L'eau du « chez soi », de la naissance, celle où l'on nage, flotte, dérive. On tente de se situer au dehors comme au dedans. Où est l'eau en nous ? « Au fond » me dit un enfant, « derrière les yeux » répond un autre. « La bave » suggère un dernier.

On cherche ensemble à embrasser l'indéfinissable flux, le vital et le précieux. On exprime avec inquiétude la peur du trop d'eau et celle du manque. Ce n'est pas simple. L'eau est permanence et échappement à la fois puisqu'elle circule, bouge, avance. Et cette parole collectée se fait fleuve⁽⁶⁾.



Natalia Jaime-Cortez, À combien de pas dormez-vous de l'eau ?, vue d'exposition, 2022. Visuel : Les Tanneries, CAC - Amilly

À combien de pas dormez-vous de l'eau ?

On compte : 1, 2, 3, 4, 5... 24, 50, 283, 800, 2303 pas...

Au fur et à mesure de mes rencontres, constatant l'omniprésence du plurilinguisme au sein du territoire, je demande aux personnes de compter dans leur langue maternelle. J'enregistre du tchèque, du comorien, du tamoul, du tchétchène, de l'espagnol... Ils, elles comptent. Ne subsiste plus que la sonorité de ces langues, soutenue par le rythme universel de la succession des chiffres les uns après les autres, énumérés. Une litanie prosaïque mettant le corps, le souffle, la voix dans une autre temporalité.

Que comptent-ils ?

Leurs pas ? Le temps qui passe ? Le temps écoulé pour que la langue maternelle se dilue dans une autre langue ?

De l'eau à la langue.

Il en faut de l'eau sur la langue pour que cette transe énumérative ait lieu.

À suivre donc...

- (1) Extrait du dossier de presse de l'exposition À combien de pas dormez-vous de l'eau ?
- (2) La force du mot anglais ici permet d'évoquer à la fois tout ce qui se fait équipements, dispositifs, appareils, véhicules, terminaux, instruments, moyens, engins...
- (3) Projet 72% de Terre est recouvert d'eau, 2020 et en cours, présent dans la Petite Galerie.
- (4) Emily Dickinson, Poésies complètes (Flammarion, 2009).
- (5) Dans la verrière une installation sonore comporte 3 enceintes qui diffusent de façon aléatoire 5h25 de paroles enregistrées.



Natalia Jaime-Cortez, Sans titre, encre sur papier, 35 x 35, 2022. Visuel : © Richard Müller

"Continuité, moulins, on est passé pour des casseurs d'ouvrages, ce qui est faux mais y'a une vraie tension parce qu'on nous oppose le patrimoine qui est vrai, y'a vraiment un patrimoine, on nous oppose les énergies vertes, et le paysage aussi, on nous oppose le paysage aussi, parce que y'a des miroirs d'eau qui sont classés, y'a le reflet d'un bâtiment par exemple d'un château dans le plan d'eau et ça c'est classé au titre du patrimoine, ça c'est une autre complexité. Le fait que vous voyiez un bâtiment dans l'eau, le reflet est classé."

Présentation du dispositif de résidence territoriale

Poursuivant leur engagement à accompagner sous diverses formes les artistes dans leurs recherches et leurs processus de création, Les Tanneries ont accueilli entre juillet et décembre 2022, Natalia Jaime-Cortez en résidence artistique territoriale. A la suite d'un appel à projet lancé au niveau national, l'artiste a été choisie pour engager sur le territoire une série de rencontres, propices aux échanges, à des temps et des gestes partagés. Comme autant de séquences dialoguées, au fil des jours, se sont signifiés un réseau de paroles et la constitution d'un flux, d'une matière vivante que Natalia Jaime-Cortez a recueillie avec la plus grande attention. Cette matière a rendu possible À combien de pas dormez-vous de l'eau ?, une exposition présentée à la fois sous la Verrière du Centre d'art et dans la Petite galerie.



Natalia Jaime-Cortez, À combien de pas dormez-vous de l'eau ?, vue d'exposition, 2022. Visuel : Les Tanneries, CAC - Amilly